LES GRANDS HOMMES ET LEURS MÉDECINS

LOUIS XI
ET SES PHYSICIENS



PAR

PIERRE CHAMPION

PRÉFACE

DU PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

B2 PX A (Louis XI) (2)


22101552379

Digitized by the Internet Archive
in 2020 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b29825842

LOUIS XI
ET SES PHYSICIENS

¶ Súmario De La Luna Nouamẽte Stápato Al Modo de Italia In la Inclita Citta de Barcelona. Cóposto Per Lo Excellẽtissimo Doctore De Le Arte De Medicina Maestro Bernardo De Cra/nolachs. Et diligẽtemẽte Correcto. ¶ Cú Gra.



LES ASTROLOGUES MESURANT LA PLACE DES ASTRES
(Bernard de Cranolades : *Traité de la Lune*. Baraloke).

LES GRANDS HOMMES ET LEURS MÉDECINS

LOUIS XI
et ses Physiciens

PAR

PIERRE CHAMPION



PRÉFACE DU PROFESSEUR
LAIGNEL - LAVASTINE

ÉDITÉ PAR LES LABORATOIRES CIBA
109-117, *Boulevard de la Part-Dieu*
LYON
1935

300,056

62 PXA ([illegible]) (2)

WELLCOME HISTORICAL MEDICAL LIBRARY



Bibliothèque Nationale — Est.

PRÉFACE

FAIRE *le diagnostic de l'état morbide d'un contemporain, qu'on a le loisir d'examiner, est toujours affaire difficile et les cas ne se comptent plus où l'autopsie n'a pas confirmé la prévision clinique.*

Aussi la médico-critique historique paraît-elle à beaucoup follement téméraire en voulant établir des diagnostics rétrospectifs.

Cependant la curiosité humaine est si grande que les essais dans ce sens se multiplient.

Ils nécessitent, comme l'a bien montré le Professeur Jeanselme dans ses études de clinique historique byzantine, la collaboration d'un historien et d'un médecin.

Ici M. Pierre Champion a réuni avec son érudition et son art habituels, des documents de première main sur les troubles de la santé de Louis XI.

Ils permettent une discussion clinique à laquelle je me limiterai, ne voulant pas toucher au problème du caractère de Louis XI et de ses rapports avec sa cruauté et sa dévotion.

Si je résume sous forme d'observation la vie de Louis XI,

je constate que, né le 3 juillet 1423 et mort le 31 août 1483, il fut remarquablement actif.

Énergique et de constitution robuste, de taille moyenne, avec des membres inférieurs grêles et un peu arqués, une grosse tête chauve de bonne heure, il eut une tendance à l'obésité. Son infirmité capitale consista en hémorroïdes, dont il souffrit depuis 1447. Il eut une forte crise hémorroïdaire en 1467 avec flux sanguin et céphalée. Il en demeura affaibli et la fumeterre, recommandée contre la jaunisse et qu'il prit en 1469, semble indiquer qu'il eut alors des manifestations hépatiques. Cependant il était très actif, dans l'année 71 où il se fit copier les œuvres de Rhazès.

En 1473 est signalée une affection cutanée, avec rougeurs de la face, qui pourrait bien être compensatrice des manifestations hémorroïdaires. Quoiqu'il en soit, en 1476, il se plaint de palpitations et commence ses générosités avec ses médecins.

En 1478 la recherche de chevaux doux semble indiquer des préoccupations relatives aux hémorroïdes.

Mais d'autres préoccupations se remarquent en 1478. Louis XI devient particulièrement soupçonneux, craint d'être empoisonné, s'isole, multiplie les procédés de défense autour de lui. Son esprit est contrariant avec préoccupations hypocondriaques et réactions coléreuses. En même temps il est « envieilli ». Cet ensemble donne l'impression d'un accès de dépression mélancolique. Il a 55 ans. C'est peut-être l'âge de sa ménopause masculine. C'est un tableau décrit dans les livres de psychiatrie, sous le nom de mélancolie présénile.

Or, deux ans plus tard, en mars 1480, Louis XI a sa première attaque, merveilleusement décrite par Commynes, ainsi que les deux suivantes.

« Il perdit de tout point la parole et toute coynoyssance et mémoire. » On lui donne un clystère. « Et incontinent quelque chose de parole lui revint et du sens et monta à cheval... et il

faisait des signes de ce qu'il voulait dire. » Il fit comprendre qu'il désirait Commynes. Quand celui-ci arriva, le roi, à table, « entendait peu ce qu'on lui disait. Il ne formait guère de mots et fit signe à Commynes de coucher dans sa chambre. Au bout de deux ou trois jours la parole commença à revenir avec le sens et il se fit rendre compte des dépêches expédiées pendant sa maladie. »

Il eut donc un petit ictus surtout par ischémie, faux-pas dans sa circulation artérielle corticale.

Il en reste inquiet, craignant la récidive et ne veut pas se faire voir.

Dans sa deuxième attaque, le 6 novembre 1481, il eut un ictus de deux heures. « Incontinent la parole lui revint et sur l'heure alla par la maison très faible. » Peu après il allait dans le pays comme avant. Ce fut donc un simple angiospasme sans ramollissement.

Point intéressant, Louis XI écrit alors pour demander à avoir la fièvre quarte, « car j'ai, dit-il, une maladie dont les physiciens disent que je ne puis estre guéry sans l'avoir. »

Cette idée a été reprise par Wagner Jaureg, on sait avec quel succès, puisqu'il eut le prix Nobel pour son traitement par impaludation des paralytiques généraux.

Les préoccupations hypocondriaques de Louis XI augmentent, son cœur faiblit.

En décembre 1481 son état est pitoyable et tragique.

Pour prêter serment pour le traité d'Arras, il demande de le faire de la main gauche, le bras droit étant en écharpe. D'après sa fille, Anne de Beaujeu, il souffrait de la goutte.

En février 1483, il se prosterne devant François de Paule. Il n'était donc pas paralysé.

Mais son état général est mauvais. « Il semblait à le voir, dit Commynes, myeux homme mort que vif, tant estoit maigre et deffaict. »

C'est bien la déchéance de l'artériosclérose cérébrale terminée par un nouvel ictus, le 25 août 1483.

La maladie dura cinq jours. Après une courte perte de connaissance le roi avait grand peine à mettre la main à sa bouche; incessamment il se vidait. Cependant il conserva jusqu'au bout parole et sentiment, et quand il passa la consigne à son fils, parlait « aussi sec comme si jamais n'eût été malade ».

Cette observation peut s'intituler : artériosclérose cérébrale d'origine goutteuse chez un hémorroïdaire avec réactions cutanées compensatrices. Ictus récidivants par angiospasmes ayant d'abord déterminé seulement de l'ischémie et enfin un ramollissement cérébral terminal.

Quant à la dépression neuropsychique avec préoccupations hypocondriaques et idées de persécution, comme elle a précédé de peu le premier ictus, elle paraît répondre à la mélancolie d'involution présénile et avoir été dans le domaine psychique la première manifestation de l'artériosclérose cérébrale, qui emporta, trois ans plus tard, le grand roi après un troisième ictus.

J'aurais encore à féliciter M. Champion d'avoir crayonné de main de maître les silhouettes médicales qui vivaient auprès de Louis XI, mais j'en ai déjà trop dit et ne veux pas alourdir d'une préface trop longue une étude concise.

Laignel-Lavastine.



C'EST un devoir pour moi de rappeler que la question de la santé de Louis XI a été très longuement étudiée par M. Auguste Brachet, médecin et historien, dans un livre célèbre, dont la dernière édition a été publiée en 1903 : *Pathologie mentale des rois de France, Louis XI et ses ascendants, une vie humaine étudiée à travers six siècles d'hérédité* (852-1483). Paris, Hachette, 1903.

Ce long titre dit le vaste dessein de M. Brachet. Il lui a consacré sa vie, après avoir reçu les encouragements du grand esprit qui fut son maître, Littré. Brachet a eu le mérite, pour la première fois, de confronter les données tirées de la thérapeutique ancienne qu'il possédait comme historien, de la pathologie qu'il avait pratiquée comme médecin, de la psychologie qui était chez lui le fait d'un homme cultivé. Il ne s'est pas dissimulé les difficultés de sa tâche, assumant le fardeau de trois disci-

plines : « Pour un tel livre, il faudrait réunir l'érudition du chartiste, le tact du psychologue, l'expérience du médecin. »

M. Auguste Brachet a présenté des conclusions au sujet de la santé de Louis XI, faisant ressortir qu'il appartenait à la famille des dégénérés supérieurs, des paludéens et des arthritiques, et que ses historiens, l' « officieux Commynes » en particulier, ont caché au monde ses attaques d'épilepsie et de haut mal; que le roi est enfin mort d'une attaque intéressant le cerveau.

Je n'ai pas la prétention, dans les quelques pages qui m'ont été accordées, d'appuyer ou d'infirmer les conclusions de M. A. Brachet, laissant ce soin à mon collaborateur. La critique historique des faits, et c'est ce qui m'importe, m'a paru chez lui un peu faible, et ne résulter pas toujours d'une connaissance parfaite des sources. C'est pourquoi, moins que des chroniqueurs, je ferai, dans mon exposé, usage des lettres du roi, et surtout des relations des ambassadeurs milanais qui ont vu si fréquemment Louis XI, au cours de leurs audiences. J'ajoute qu'il y a peu de chose à tirer d'un chroniqueur comme Thomas Basin, qui plus qu'une histoire du roi, a écrit un pamphlet dans les rancœurs de son exil, loin de son sujet. Par contre, à partir de 1472, et jusqu'à la mort du roi, on n'a aucune raison d'écarter le témoignage de Philippe de Commynes, qui a servi et soigné le roi au cours de trois maladies, ou plutôt de trois attaques, dont la dernière devait l'emporter. Philippe

de Commynes était un observateur précis, et son esprit se plaçait volontiers sur le plan du moraliste humain. Il n'a aucun intérêt à nous tromper; et de plus il parle à Angelo Cato[1], qui était précisément un médecin ayant donné ses soins au roi, dans les dernières années de sa vie.

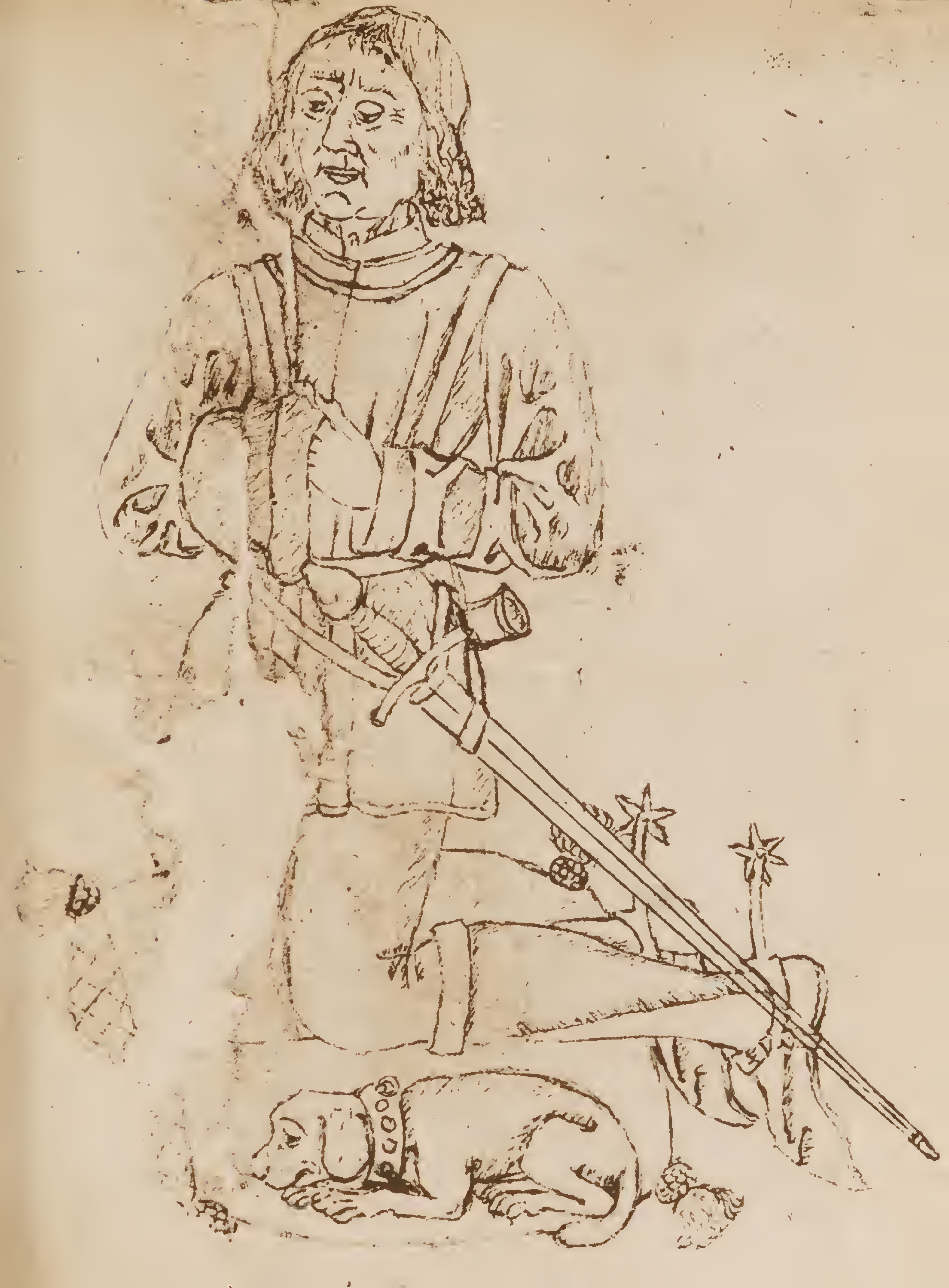
La vérité est que Louis XI n'était pas enclin à croire « le conseil des médecins », et qu'on eut beaucoup de mal à le décider à les consulter. Ceci nous donne déjà une indication importante sur sa constitution, demeurée longtemps robuste et sans atteinte. Une fois touché par le mal, l'homme de l'expérience qu'était Louis XI en politique se révéla : alors il a beaucoup consulté, et doublement, les médecins et les saints guérisseurs qui intervenaient dans la thérapeutique morale.

Louis XI était né le 3 juillet 1423, du roi Charles VII et de Marie d'Anjou. Sans s'attarder au problème complexe de l'hérédité, nous noterons seulement l'ascendance maternelle de la maison d'Anjou et du sang aragonais qui peut couler dans ses veines. Par son père, plus actif et vigoureux qu'on ne l'a dit, Louis XI remonte au roi fou Charles VI, et retrouve le sang des Wittelsbach, avec sa grand'mère, Isabeau de Bavière,

1. Je reçois à l'instant une communication de MM. les Drs Lannois et J. Audry, *Angelo Cato, archevêque de Vienne, astrologue et médecin* (Extr. du *Lyon Médical*, le 23 juin 1935) montrant qu'Angelico Cato était un personnage éminent de son temps, professeur à l'université de Naples où le roi Ferrand I lui avait confié l'éducation d'un de ses fils, et qu'il embrassa au cours de sa vie l'universalité des connaissances de son époque.

d'une forte et vigoureuse santé. Si nous indiquons tout d'abord ces faits, c'est qu'ils étaient connus du roi, qui a raconté à l'ambassadeur Cagnola, en plaisantant, lui demandant s'il était certain que son maître était le fils de son père, « qu'il y eut un roi, Charles VI, un de ses prédécesseurs, qui était fou, et qui avait épousé une femme sans mœurs dont il s'était séparé ». Le roi avait ajouté qu'il ne savait lui-même de qui il était le fils, et il a donné à sa mère une épithète vraiment inconcevable, de « putana », qui peut scandaliser et surprendre, alors qu'il est assuré que Marie d'Anjou a été au contraire une femme très pieuse, la plus digne des mères de famille. Mais les mots de Louis XI sont souvent des boutades cyniques; il plaide le faux pour savoir le vrai; et devant l'ambassadeur de Milan, il peut bien chercher à se moquer de la maison d'Anjou dont était sa mère.

Quoi qu'il en soit de ces questions d'hérédité, et le roi nous donne ici une leçon de sage scepticisme, l'enfance de Louis XI nous montre un garçon très vigoureux, énergique, robuste. Guillaume Léothier, qui est attaché à sa personne comme physicien, c'est-à-dire comme médecin, n'a guère eu à lui donner de soins. Dès l'âge de treize ans, Louis est un soldat, suivant son père dans ses campagnes et dans des voyages assez rudes. Il n'était pas, comme on le disait, un « couard », et en 1437, à l'âge de quatorze ans, il ordonna l'assaut d'une place, à Château-Landon. C'est à cette époque qu'il retrouva sa promise, Marguerite d'Ecosse, qui



avait le même âge que lui, et qu'il consomma son union, malheureuse en cela que son épousée semble avoir été phtisique, et ne lui donna pas les enfants qu'il désirait déjà dans son impatience.

Nous ne suivrons pas le dauphin dans ses expéditions militaires, à Montereau, en Languedoc, et surtout au siège de Dieppe où il donna l'assaut de la bastille, à vingt ans. On sait encore qu'il conduisit les Ecorcheurs en Suisse, en 1444, où il se montra un parfait conducteur d'hommes d'armes, un entraîneur. Au siège de Saint-Hippolyte, en Alsace, la flèche d'un assiégé le frappe au genou, sur la selle de son cheval. Cette attitude n'indique pas un dégénéré; et dans tous les postes qui lui ont été confiés, si le dauphin Louis montre un impatient désir de régner, d'agir, qui en fait parfois un conspirateur, nous observons surtout qu'il était seulement un esprit inquiet, dont les ressources furent infinies. Le dauphin vit mourir, en 1445, et sans regrets apparents, sa première femme. Chassé de sa maison pour des raisons politiques, il demeure dans le Dauphiné qu'il administre parfaitement, et où il déploie une extraordinaire activité de voyageur et d'infatigable chasseur; tel il apparaîtra par la suite. Sa vie semble assez libre. On sait qu'il eut pour amie la fille d'un notaire de Grenoble, et qu'il eut deux enfants de la veuve de Jean Pic, d'une famille noble de Die. Louis se fiança en Dauphiné sans le consentement de son père, à Charlotte, fille du duc de Savoie, mariage heureux,

celui-là, qu'il consommera plus tard lorsqu'il se sera réfugié, en 1458, dans les états du duc de Bourgogne. Leur premier enfant naquit à Genappe, le 15 juillet 1459, et il sera suivi de six autres. Charlotte de Savoie était une femme saine et douce, très pieuse, artiste, et, bien qu'elle fût sans beauté, Louis lui demeura toujours attaché. Plus tard encore, en 1472, frappé par la perte d'un petit François, il fit le vœu d'être fidèle à la reine. Commynes qui paraît, en ce temps-là à la Cour de France, dit qu'il ne l'a jamais vu, de son temps, se « mêler des dames ». Le roi était, en effet, lié par ses serments.

Aucune tare ne peut donc être signalée jusqu'à présent dans Louis XI; et s'il fallait, au moment où il revient en France recevoir son sacre, au mois de juillet 1461, tracer son portrait physique, nous pourrions le faire de la sorte : C'est un homme de taille moyenne, porté sur les jambes grêles et un peu arquées de son père, avec un long buste, et une grosse tête. Il paraît sans majesté; son visage est caractérisé par des yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, un nez très allongé, celui de la maison d'Anjou qu'il tenait de sa mère, un menton puissant. Louis porte les cheveux courts, qu'il perdra de bonne heure. Son appétit est robuste, et il a du goût pour le vin. Thomas Basin le représentera alors comme un bavard, qui ne veut pas laisser parler les autres; il a indiqué qu'à la taverne, il était capable, comme prouesse sans doute, de vider la croûte d'un pâté remplie de vin.

Dans ses vêtements, le roi Louis affecte la plus grande simplicité, portant la plupart du temps le costume du chasseur ou celui du pèlerin. Plus tard, on observera chez lui une tendance à l'obésité et le soin de se tenir la tête au chaud, soit avec des bonnets, soit surtout avec ces chapeaux de feutre d'un type italien, à larges bords, qu'il affectionnera; ces détails vestimentaires semblent bien indiquer qu'il avait à la fois le désir de chevaucher à l'abri de la pluie, et de préserver sa tête des douleurs qu'il ressentit de bonne heure.

Ce que fut Louis XI dans les premières années de son règne, et on peut le dire, jusqu'à ses derniers jours : un immense travailleur, un voyageur infatigable à travers le pays, un volontaire qui s'informe de tout. Son activité physique est extraordinaire; et quand il ne travaille pas au conseil, il s'exténue à la chasse, sa passion dominante. Le roi n'aime pas les villes; il ne résidera que très rarement à Paris, vivant surtout dans sa Touraine, où il passera presque tous les hivers. Nous ne le suivrons pas dans son tour de France qui le mena jusqu'aux Pyrénées en 1462, à Saint-Jean-de-Luz et à Toulouse en 1463, d'où il regagna la Picardie, puis Tournai, rejoignit la Normandie, passant en 1464 de Rouen à Poitiers. La guerre du Bien public le mène, en 1465, dans le centre de la France et en Auvergne, et d'Aigueperse à Montlhéry, où il livre la bataille aux coalisés. Tous ces déplacements à cheval, supposent une extraordinaire résistance physique; à cette fatigue il faut ajouter aussi

tant de soucis qui peuvent l'accabler, dans son travail diplomatique incessant et dans son travail administratif de chaque jour. Ses préoccupations sont infinies : amitié à maintenir avec Milan, tenir tête à la maison d'Anjou, assurer l'expédition de Catalogne, répondre à la menace de la Bretagne, à la menace anglaise, traiter les affaires de Bourgogne, sans compter la trahison de son frère, le prête-nom de la révolte des grandes maisons féodales. Le roi se retrouva à Montlhéry où il combattit comme un soldat, chevauchant en avant. Il eut ce mot : « Vous voyez bien, mes enfants, que je ne suis pas pris. Retournez et n'ayez crainte, car la victoire sera à nous, ne fussions-nous plus que six pour combattre les Bourguignons. » Ce mot authentique, recueilli par les ambassadeurs milanais, est toujours bien loin d'indiquer un dégénéré. Le roi ne devait pas être cependant toujours fort à l'aise, au cours de ces chevauchées, alors que nous savons qu'il avait, depuis 1447 au moins, des hémorroïdes. Mais il ne s'en plaint pas encore, et assurément cachait son infirmité.

Louis XI venait, à Montlhéry, de sauver la couronne; mais il avait perdu, au traité de Saint-Maur, la Normandie. Il va la reconquérir en 1466, regagnant au printemps le centre de la France, observant son adversaire, Charles le Téméraire. Les ambassadeurs milanais notent les multiples occupations du roi en 1467, ses chasses; et pour la première fois, au mois de mai, il est question, dans les dépêches italiennes, d'une véritable maladie qui

frappa le roi dans un petit village, en Beauce, non loin de Chartres. D'abord le roi y est retenu par ses hémorroïdes; et le Milanais constate que personne n'a pu lui parler, car il souffrait de la tête, de la fièvre, et le « flux » (perte de sang) l'avait bien affaibli. On passe l'eau qu'il boit à travers une étamine, et il mange de la bouillie. L'observateur ajoute que le roi n'avait jamais voulu « croire aux médecins », suivre leurs prescriptions, ni même écouter les conseils des Milanais qu'il admirait cependant en tout. Il y avait déjà vingt ans qu'il souffrait de cette infirmité, mais jamais il n'avait voulu accepter de remède, sauf de « doux lavages ». Néanmoins, le patient avait mandé un des médecins de la ville de Chartres, qui l'avait soulagé d'une manière étonnante. Cependant, à la date du 20 mai, l'envoyé de Milan constate qu'il lui était encore impossible de donner une audience : le roi se disait très faible et priait de l'excuser. Personne ne pouvait entrer dans sa maison, sauf ses serviteurs. Cette réclusion est à l'origine du bruit qui s'était répandu en France, de sa mort; on avait pris aux frontières des gens colportant ces nouvelles. Il y eut naturellement soupçon de quelque poison. Enfin le roi s'était décidé à prendre des remèdes énergiques, et le plus grand péril passa. Le 24 mai, le Milanais écrivait que « Sa Majesté n'était pas rétablie ni très forte ». Le roi gagna cependant Chartres, où il ne resta qu'un seul jour, visitant l'église de Notre-Dame, « qui fait tant de miracles », mais sans donner d'audiences. Une autre

lettre, du 26, indique que la fièvre avait duré dix jours avec un flux de sang dans la bouche, accompagnée de maux de tête, en sorte que, suivant ses propres déclarations, s'il « devait perdre ou recouvrer son royaume, il n'y prêterait nulle attention ». Le Milanais observe encore que le roi demeurait très faible, ce que l'on voyait bien à sa manière de parler et de marcher. Toutefois Louis XI se dirigea lentement vers Rouen, où arrivait le comte de Warwick. Comme il estime que « sa tête n'est pas bonne », il a remis les affaires aux gens du conseil. A Rouen, le roi se sent mieux et rentre à Chartres où il apprend la mort de Philippe le Bon. C'est l'instant où l'alliance de Charles le Téméraire et de l'Angleterre va se resserrer. Au mois d'août, Louis annonce qu'il doit se rendre à Paris pour mettre le peuple sous les armes, et dit qu'il n'enlèvera pas la cuirasse de son dos, tant qu'il ne sera un « roi très obéi ». Il apparaît « très animé » : c'est donc que le mal qui l'avait accablé aux environs de Chartres, était entièrement dissipé.

Le roi passa l'hiver de 1468 aux Montils ou à Amboise, remontant durant l'été à Compiègne et à Noyon pour surveiller l'armée de Charles le Téméraire, et la ligue des princes et mécontents, qui s'est reformée comme en 1465. Ce ne fut pas encore le choc, mais la paix, où Louis XI risqua d'ailleurs, par une imprudence, sinon sa vie, du moins sa fortune, puisque pour faire cette paix il se jeta dans Péronne où il demeura quelques jours entre les mains de son rival. Il dut l'ac-

Das Reigister

mesch an dz bet harnet. cccxlii stor. xxx.
Das. xlii. capittel dich leren ist da ein mensch den stein hat/ wie man im helffen sol. ccc
Das. xliii. capittel dich leren ist da ein mensch hat Febres effimera/ wie man im helffen sol. cccxxxi
Das. xliiii. capittel dich leren ist von dē entzūntē vñ brenendē febres cccxxxii
Das. xlv. capittel dich lerē ist da ein mensch den drittaglichen oder den fierteglichen ritten hat. cccxxxiii



Hie anfahen die inhaltung vnd lere der capitel

Das. vi. capittel diß ersten büchß/ In dem du finden bist/ wie man sol digi-
Das. vii. capittel dis ersten büche/ dich leren ist distillierē circulariter/ vff dz

LA BOUTIQUE DU PHARMACIEN AVEC SES POTS
(Jérôme Brunswick : *De Arte Distillandi*. Strasbourg, 1512.
Bibliothèque nationale).

compagner au siège de Liége, puis regagna Paris et la Touraine, où il passa l'hiver.

C'est à cette époque (janvier 1469), que l'on voit Guiot de Morennes, marchand de pintes d'étain, demeurant à Tours, vendre deux flacons à Olivier le Mauvais, barbier du roi, pour mettre l'eau de roses et le « fumeterre ». L'eau de roses, comme les parfums, est employée si généralement pour réjouir le cerveau et le cœur, qu'il est impossible d'en tirer une indication quelconque. Quant au « fumeterre », nommé vulgairement dans la pharmacopée « l'herbe à la jaunisse », cette plante était considérée comme un stimulant du foie. L'indication est bien vague, et on a quelque difficulté à admettre, avec ces deux flacons, l'idée d'une pharmacie de voyage. L'année 1469 est remplie, d'ailleurs, de l'activité de Louis XI qui quitta Tours au mois de juillet, pour retrouver son frère et essayer de le séparer du duc de Bretagne. On le retrouvera en septembre à Niort, puis à Saumur, sur les terres du roi René. Louis XI paraît avoir fait cette grande tournée durant l'été, sans autre inconvénient. L'année 1470 fut pour le roi un vrai triomphe; car la reine est grosse et elle met au monde, le 3 juin, un fils, qui sera le dauphin, l'héritier, le futur Charles VIII. Le frère du roi ne sera plus son successeur éventuel. Aux mois d'août et de septembre Louis XI gagne la Normandie; il va jusqu'au Mont-Saint-Michel, pour rejoindre Amboise au mois d'octobre.

J'ai raconté presque jour par jour, dans le *Calendrier royal*, l'année 1471, où il ne « fut rien fait au royaume de France », suivant la *Chronique scandaleuse*, mais où le roi a cependant tant travaillé. Il gagne Compiègne, surveille toujours le Téméraire, entre dans Amiens, chasse chez le connétable, à Ham, regagne au milieu de l'été la Touraine, chasse à l'automne dans le Vendômois, apprend les nouvelles de la grave maladie de son frère qui va bientôt mourir. Rien n'indique un arrêt dans son activité. C'est cependant cette année-là qu'il fit emprunter à la Faculté de médecine de Paris la copie de Rhazès (Bubukir Eirasis, médecin arabe du IXe siècle), qui était le joyau de sa collection. Ce livre fut remis, contre un gage de vaisselle d'argent, à Martin de La Driesche.

L'année 1472, le roi passa l'hiver à Tours, descendant au mois de mai jusqu'à La Rochelle, pour recueillir l'héritage de son frère. Au mois de juin, il apprenait la levée du siège de Beauvais, surveillait durant l'été les frontières de la Bretagne et, au mois de juillet, gagnait le petit château de La Guierche, car il y « avait un peu de peste » au camp de Pouancé. Ancenis vient de se rendre, et le roi a fait sa paix avec le duc de Bretagne. Cette année-là, l'envoyé Marco Trotto indique à Galéas Sforza les difficultés qu'il a de voir le roi que les audiences fatiguent (Amboise, 9 novembre). Mais peut-être Louis XI ne voulait-il pas recevoir l'ambassadeur milanais ?

Au mois de mars 1473, le roi quittait Le Plessis et se rendait à Bordeaux, où il arrivait le 24. Il était de retour au mois de mai à Amboise où il allait, déclare le Milanais, jusqu'à ce qu'il soit « rétabli de son mal et retrouvât la santé » (lettre du 27). On proclama même par un cri public la défense faite à tous d'entrer dans cette ville, sous peine de mort. Plusieurs seigneurs, qui voulaient aller à Amboise, durent faire demi tour, et l'entrée du château fut interdite à M. de Craon lui-même. Le légat apostolique en fut bien contrarié, comme l'ambassadeur de Milan. On ne pouvait obtenir une lettre du roi, au moment où il avait tant d'affaires sur les bras, et tandis que les communautés d'Allemagne et les ambassadeurs du duc de Lorraine offraient d'attaquer le duc de Bourgogne.

Que le roi refusât de voir le nonce, qui parlait alors d'user de l'interdit et de l'excommunier s'il prenait les armes contre le duc de Bourgogne, cela se conçoit; qu'il refusât d'entendre les envoyés de Strasbourg et du duc de Lorraine, cela indique qu'il ne voulait vraiment pas se laisser voir. L'ambassadeur de Milan a recueilli ce bruit que le roi avait le désir de venir à Saint Antoine de Viennois, en pèlerinage, pour visiter son corps, et qu'après il ne « voulait plus chevaucher, et désirait se mettre un peu en repos ». Si le bruit est exact, l'indication est intéressante. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque il y a aussi une thérapeutique des saints : le pèlerinage de Saint Antoine passait pour guérir les

maladies de la peau, et en particulier le mal que l'on appelait « le feu saint Antoine », désigné aussi comme « feu des ardents ». Louis XI aurait donc eu, à cette époque, quelque dermatose, qu'il aura voulu cacher, et dont la tradition s'est conservée chez les adversaires du roi, qui le dénonceront comme un lépreux. Au point de vue clinique, on peut, je pense, retenir que cette éruption s'accorde bien avec la donnée des hémorroïdes, conséquence du tempérament arthritique. On verra par la suite (13 septembre 1478), que le roi fit extraire deux recettes du livre de Bubukir Eirasis, l'une *contra ventotisatem fortem* (sentiment d'étouffement ou de gaz), qui consistait en un mélange d'anis, et une autre *ad ornatum faciei*, pour faire disparaître les grandes taches et *ad cutem rutiliendam et albificandam*. On entend assez qu'il s'agit d'un remède pour faire disparaître les rougeurs du visage. Ce remède, qui n'était peut-être qu'une recette de beauté, consistait en un mélange, à base de farine, de « pois lupins ». Ces pois lupins joueront par la suite un certain rôle dans la médication du roi, car on alla en chercher jusqu'à Florence.

Cependant on ne voit pas que Louis XI ait fait le pèlerinage annoncé à Saint Antoine de Viennois; et il est certain qu'au mois de juin, il se trouvait beaucoup mieux. Le 12, il remerciait l'ambassadeur de Milan du grand chagrin que le duc avait ressenti de son mal, « ne pouvant lui donner d'autre remède que courage ». Le roi parut assez « gaillard » à l'ambassadeur, bien

qu'il lui ait dit qu'il n'était pas encore rétabli, et que ce qui le guérirait surtout, ce serait d'avoir de bonnes nouvelles de Perpignan! Le roi quitta l'ambassadeur pour souper, car il était six heures, disant en riant : « Je voudrais bien guérir et être mieux. »

C'est à cette date que se place l'interdiction au public de l'église de Saint Florentin, à Amboise, dont les habitants firent demander par Bourré la permission de construire une nouvelle paroisse. Ils ne montèrent plus au château. Il est extrêmement difficile d'interpréter ce fait. Amboise était une ville fermée, et d'une manière générale, interdite à tous étrangers et voyageurs. Le roi y faisait élever le dauphin, et il ne voulait absolument pas qu'un porteur de germes y résidât. Il faut encore se souvenir que la peste, c'est-à-dire les fièvres qui ont fait tant de victimes autrefois dans les années chaudes, causait des ravages redoutables, que l'isolement a été le seul remède qui ait été en somme pratiqué autrefois. Quand on eut fait le procès du connétable de Saint-Pol, en 1475, Louis XI qui avait très peur de la peste, demanda à garder l'anneau que Saint-Pol possédait et qui préservait de toute « pestilence ». Ajoutons en passant que LouisXI paraît avoir été d'une propreté méticuleuse, et qu'il a pris partout des bains, même en voyage, car il possédait des baignoires portatives. Ces bains sont peut-être aussi en rapport avec la maladie de peau dont un indice nous est donné en l'année 1473.

La maladie du mois de mai ne fut pas de longue durée,

puisque au mois d'août le roi se portait en Normandie, gagnait le Mont-Saint-Michel pour surveiller les Anglais et défendre l'embouchure des fleuves. On le retrouvera au mois d'octobre à Cléry, au mois de novembre à Orléans, et en décembre, au Plessis. Il se fait renseigner sur le siège de Neuss, dans lequel s'engage le Téméraire.

Au mois de janvier 1474, Louis XI remontait à Amiens, et il devait rester dans la région de Senlis jusqu'au milieu de l'été. Puis il regagnait, ayant fait un pèlerinage à Chartres, le 10 juillet, Le Plessis. On le retrouvera encore à Chartres au mois d'août; en octobre, il passe dans le Gâtinais, regagnait Chartres, passait à Aubervilliers, dans le château des Luillier; il allait à Paris, où il fit un assez long séjour, entre le mois de décembre 1474 et le mois d'avril 1475.

Sa santé peut le préoccuper à cette époque, car il écrit, le 11 janvier, au duc de Milan : « Je crois que vous êtes bien averti comment j'ai fait venir Pantaléon par delà, lequel m'a très bien pansé et fait de grands services, et est un très bon homme et loyal; et il se répute tout vôtre, et de votre maison. » C'est l'une des dernières lettres affectueuses adressées à Milan, car à la fin de ce mois, Galéas Marie Sforza va abandonner son allié pour se liguer avec le Téméraire. Nous ignorons la nature des services rendus par Pantaléon, un médecin italien, qui figura sur le rôle des serviteurs du duc de Guyenne, et que le roi avait déjà consulté au mois de septembre 1472.

Le terme de « pansé » indique que Pantaléon a dû le soulager dans ses hémorroïdes. Ce mal ne ralentissait pas, à ce qu'il semble, son activité. Le roi reprendra au mois de mai le chemin de la Picardie, puis, le mois suivant, la route de la Normandie, où il croit trouver les Anglais prêts à envahir le pays. Les Anglais avaient pris le chemin de la Somme; le roi alla les attendre à Beauvais, où le médecin Jacques Coictier annonça son arrivée. Une épidémie devait alors régner dans cette ville, comme il arrivait pendant les chaleurs, et avant l'arrivée du roi, le médecin ordonna de faire fermer les portes et les fenêtres des maisons, d'empêcher les malades de l'Hôtel Dieu de sortir, et d'allumer de grands feux jour et nuit dans les carrefours. C'était le moyen qu'on employait alors pour assainir l'air.

On sait comment les Anglais furent reçus à Saint-Quentin à coups de canon, comment ils ne furent pas secourus par le Téméraire, occupé alors en Barrois. Le roi acheta leur retraite; il fit avec eux la paix à Picquigny, le 29 août. Le roi Louis XI n'offre, dans cette période, aucune trace de fatigue; et même il montra beaucoup de bonne humeur, plaisantant avec le roi Édouard, qu'il invita à venir à Paris, où il pourrait s'amuser. Le roi rejoignit l'abbaye de la Victoire, à Senlis, gagna Beauvais et Saint-Quentin, demeurant sur les frontières, pour surveiller les Bourguignons, jusqu'au mois d'octobre. Il rentra à la fin de novembre au Plessis, où il devait rester une partie de l'hiver, suivant son habitude.

A la fin de février 1476, il reprit la route et fit au mois de mars le pèlerinage du Puy en Velay, avant de gagner Lyon, où il devait séjourner depuis la fin d'avril jusqu'au mois de juillet. En s'installant à Lyon, le roi se rapprochait du théâtre des opérations où les Suisses allaient porter des coups terribles au Téméraire, à Granson d'abord, puis à Morat. Le roi voit se réaliser ce qu'il avait prévu : son adversaire est un orgueilleux, qui se perdra bientôt lui-même dans une aventure. Rassuré sur les événements, Louis XI reprit au mois d'août le chemin du Plessis, qu'il ne quittera pas jusqu'au début de l'année suivante.

C'est au Plessis que le vit Petra Sancta, l'envoyé du duc de Milan, avec lequel des relations s'étaient rétablies (lettre du 12 août 1476). Le roi le reçut en « jupon », et s'asseyant familièrement à la fenêtre, il lui dit qu'il était malade. Louis lui parla en latin : *Ego sum passus emoroudas, quas etiam alias habui, sed non fuerunt ita vehementes, quod credo fuisse propter labores animi et corporis in isto itinere et in cogitandis rationibus bellorum, et etiam propter abstinantiam coitus, quia steti tanto tempore absens ab uxore mea.* » Et il reprit, sans doute en italien, que ce mal était accompagné de « *certo fumositate alla testa et fattomi venire uno tremore di core che mi da molestia assay* ». Sur quoi Louis tendit le bras à maître Pantaléon, pour qu'il lui tâtât le pouls ; et il demanda à ses médecins de parler avec lui, car Pantaléon était bon homme (*valenthomo*, dit l'ambassadeur), et le roi le connaissait depuis

trente ans. Pantaléon lui donna une consultation. « Hier, se sentant toujours mal, le roi a évité toutes les audiences », ajoute l'ambassadeur.

Ce texte est intéressant. Plutôt qu'un malade, il nous montre un patient, un homme tout à fait normal et robuste, à cinquante-trois ans. Le roi est donc simplement fatigué. Il a souffert, comme il dit, cruellement de son infirmité, des nombreux déplacements qu'il a dû faire, et de tant de soucis. Il a confiance dans son médecin, qui le connaît, et qui ausculte le pouls : cette pratique et l'inspection des urines furent au Moyen Age les moyens courants de la recherche du diagnostic. La palpitation de cœur semble indiquer un état émotif, sur lequel il n'y a pas lieu sans doute d'épiloguer longuement, comme l'a fait M. Brachet. Les « fumées » qui montent à la tête sont de même un lieu commun, et probablement ce que répétaient les malades d'après les explications courantes des médecins, traduisant la théorie de Galien sur la rupture de l'équilibre humoral : les vapeurs montaient des hypocondres au cerveau.

Rien n'indique toujours l'état d'un dégénéré, et ne fait penser à l'épilepsie et au haut mal. Une dépêche de Petrasancta, du 2 septembre, nous montre Louis XI à Selommes, petit village, solitaire et agréable, très convenable pour la chasse. S. M. y prend un plaisir extrême, sans vouloir écouter quoi que ce soit des affaires : « Hier, il a longtemps chassé un cerf, et lorsqu'il était déjà désespéré de le pouvoir attraper, il l'a



Louis XI, de 1423 a 1483
Bibliothèque nationale (Estampes).

pris. Il en était très content, et il rentra en grande allégresse, chantant une chanson faite sur la déroute du duc de Bourgogne. »

Le plus malade des deux antagonistes semble plutôt son adversaire. Au moment précis où Louis XI prend la consultation de Pantaléon, ou plutôt deux jours après, Charles le Téméraire remerciait le duc de Milan de la sollicitude qu'il lui avait témoignée durant sa maladie, et il lui écrivait qu'il se portait mieux en ce moment. En réalité, depuis le mois de mai, le Téméraire avait laissé pousser sa barbe en signe de mélancolie; il était « fort pâle » malade, et ses « jambes ne le portaient plus ». Il souffrait de l'estomac. La honte et la tristesse d'avoir été battu par des paysans, comme il appelait les Suisses, qui lui avaient pris son argenterie et ses joyaux, qui l'avaient mis en fuite, l'accablaient de mélancolie. C'est le Téméraire qui agira comme un fou, en voulant jouer « son va-tout » dans une seule campagne, sans même vouloir réfléchir « aux vicissitudes de la fortune », en ne voulant écouter personne. Dans la lettre de l'envoyé de Milan qui suit Charles, on voit que les médecins ne veulent pas qu'il se rende au camp, car il y a danger de rechute : « Ainsi je lui rappelai les paroles de V. S. qu'il garde bien sa personne, et que donner la bataille est une chose risquée; il a écouté attentivement mais pense qu'on répand ces bruits pour qu'il n'avance pas et qu'il perde le temps. » On retrouva le Téméraire perdu sous la neige, et criblé de coups

de hallebarde, le 5 janvier 1477, au siège de Nancy.

Louis XI se tenait, lui, ce jour-là, au Plessis-lez-Tours.

Quelques jours après la mort de Charles le Téméraire, le 9 janvier 1477, Louis XI donnait l'ordre au sire de Craon de mettre le duché et le comté de Bourgogne entre ses mains. Il quittait Le Plessis le 14, pour gagner Péronne, où il arrivait au mois de février, séjournant en Picardie et aux environs d'Arras jusqu'au mois d'octobre, tandis que M. de Craon occupait la Bourgogne et la Franche-Comté. Le roi devait redescendre seulement au Plessis au mois de novembre.

Jamais Louis XI semble n'avoir été plus ferme et mieux équilibré ; et il montre, en toutes choses, un grand esprit de décision. Sa santé ne paraît pas le préoccuper beaucoup, et même le roi donnera, le 28 juillet 1477, devant Arras, une curieuse consultation à mademoiselle de Bellièvre sur le régime que doivent suivre ses nièces : « Je ne suis pas physicien, mais il me semble qu'on ne es doit point garder de boire entre deux heures quand elles auront soif, et leur faire mettre beaucoup d'eau dans leur vin, et qu'elles ne boivent que petits vins de Touraine, et ne leur donner pas de salure, ni de viandes où il y ait épices, mais bouillie, et toutes viandes jeunes, et ne leur donner pas de fruit, réservé les raisins qui sont bien mûrs. Il me souvient qu'on dit que les « surins » sont bons ; mais il y en a d'autres qui sont bien mauvais, et font venir le flux du ventre... » C'est la sagesse même,

Der zweit Tractat

Hie nach folgt der.II.tractat vnnd sagt in einer gemein von allen wunden wie die geschlagen oder gehauwen seind/vnd was ein wund/ist die zů heilen vnd zů Curieren.



Lso ich nū ge/schriben hon mit der hilff

rurgicus/darzū die zeichen der wundē des genesens oder sterbens. Vnder

LA BLESSURE DE GUERRE DE LOUIS XI
PEUT SE RETROUVER SUR LA CUISSE DU MANNEQUIN
(Jérôme Brunswick : *De Arte Distillandi*. Strasbourg, 1512.
Bibliothèque nationale).

l'expérience même des bonnes gens qui a été recueillie dans le *Kalendrier des bergers*.

Cette année-là, Me Olivier le Mauvais, d'origine flamande, le barbier, son valet de chambre, qui avait été anobli au mois d'octobre 1474, fut envoyé comme ambassadeur à Gand, peut-être pour exciter une sédition dans la ville, mais surtout pour avoir un entretien particulier avec Marguerite de Bourgogne. Le barbier, qui a défrayé la légende romantique, est un homme de science qui opère la saignée plus qu'il ne rase : c'est à sa requête que Louis XI avait accordé aux barbiers de France, en 1465, des statuts fort intéressants, et établi un règlement qui réagissait contre l'ignorance, vantait la propreté, préconisait la connaissance anatomique des veines et l'hygiène pour la nation. Le nom du barbier, en flamand, signifiait « le diable », et c'est pourquoi, sans doute, il demanda à changer son nom de Mauvais, qui en était la traduction française. Commynes ne l'aimait pas, peut-être à cause de sa rudesse, et peut-être aussi parce qu'il avait reçu des missions diplomatiques. Mais il faut oublier, à son propos, le saisissant portrait qu'en a tracé Walter Scott, et qui est sorti tout entier de son imagination. C'est un fait, cependant, que le barbier, vaniteux et beau parleur, échoua dans sa mission de Gand; les gens du conseil se moquèrent de lui et il dut quitter rapidement la ville, sous la menace d'être jeté à la rivière. On voit qu'au mois de novembre 1477, Louis XI augmenta d'une bergerie et d'étangs le beau domaine

que le barbier possédait à Meulan, dont il était le seigneur, et dont il commença de restaurer les murailles sur lesquelles il posa ses armes où l'on remarquait un « daim passant ». Le seigneur de Meulan, par la suite, sera capitaine du château de Loches, gouverneur de Saint-Quentin et gentilhomme de la chambre du roi. On le verra, en 1479, accueillir à Paris le cardinal de Bourbon, et en 1480 le légat du pape, Julien de la Rovère (le futur Jules II) qu'il emmena chasser à Vincennes... dans le parc aux daims. Il ne fut pas le seul à faire fortune, on le verra, en donnant ses soins au roi qui avait l'habitude de récompenser très largement ses domestiques, et en particulier ses médecins. On n'observe pas d'ailleurs qu'il ait eu à soigner particulièrement Louis XI en ces jours, sauf peut-être pour les soins particuliers de son mal habituel.

Au mois de décembre 1477, on voit que Louis XI fit un don à son « conseiller et médecin », Claude Desmoulins, grâce aux soins duquel, et à l'aide de Dieu et de Notre-Dame, il était venu à convalescence. Le don est assez important, puisqu'il s'agit de la terre de Saint-Pierre de Sélas, dans la sénéchaussée de Carcassonne. L'année suivante, Claude Desmoulins reçoit 1000 écus d'or, c'est-à-dire une somme considérable pour « plusieurs grands et agréables services qu'il a puis naguères faiz audit seigneur en certaine maladie qu'il a eue », et pour d'autres services rendus continuellement autour de sa personne.

Ayant passé l'hiver de 1478 au Plessis, le roi remontait au printemps à Arras, et dans la région de Cambrai, où il devait séjourner tout l'été. On note que pour « chevaucher », il a demandé, d'une manière très impérieuse, le « hobin » ou le « grison » de M. Duplessis, c'est-à-dire de Jean Bourré. Ce sont sans doute des bêtes douces à monter. Lui qui allait jadis par le pays très librement, se montre soupçonneux; il croit que Jean de Chalon a voulu le faire empoisonner en faisant imprégner d'un poison une nappe d'autel que le roi avait l'habitude de baiser après avoir entendu la messe. Louis XI ne veut pas que l'on sache par où il passera; il dit qu'il faut se méfier des allées et venues des femmes qui vont voir les prisonniers; et il semble avoir été fort impressionné par l'attentat que les Pazzi venaient de commettre sur les Médicis. Après la trêve d'un an, signée à Arras, au mois de juillet 1478, Louis XI rentrait dans son pays de France. C'est à cette époque que Philippe de Commynes a écrit : « Je trouvay ung peu le Roy nostre maistre envieilly, et commençoyt à soy dispouser à malladie : toutesfoiz il n'y parut pas si tost, et conduisoit toutes les choses par grand sens. » Le 6 novembre, Cagnola dit que le roi a un « léger refroidissement » et l'ambassadeur, sur le conseil de M. d'Argenton, ne veut pas l'importuner. Le 14 décembre 1478, le même Cagnola, déclare qu'il ne veut recevoir aucun ambassadeur.

Au mois de janvier 1479, on trouve Louis XI à Thouars et aux Forges, une chasse qu'il affectionnait. Le

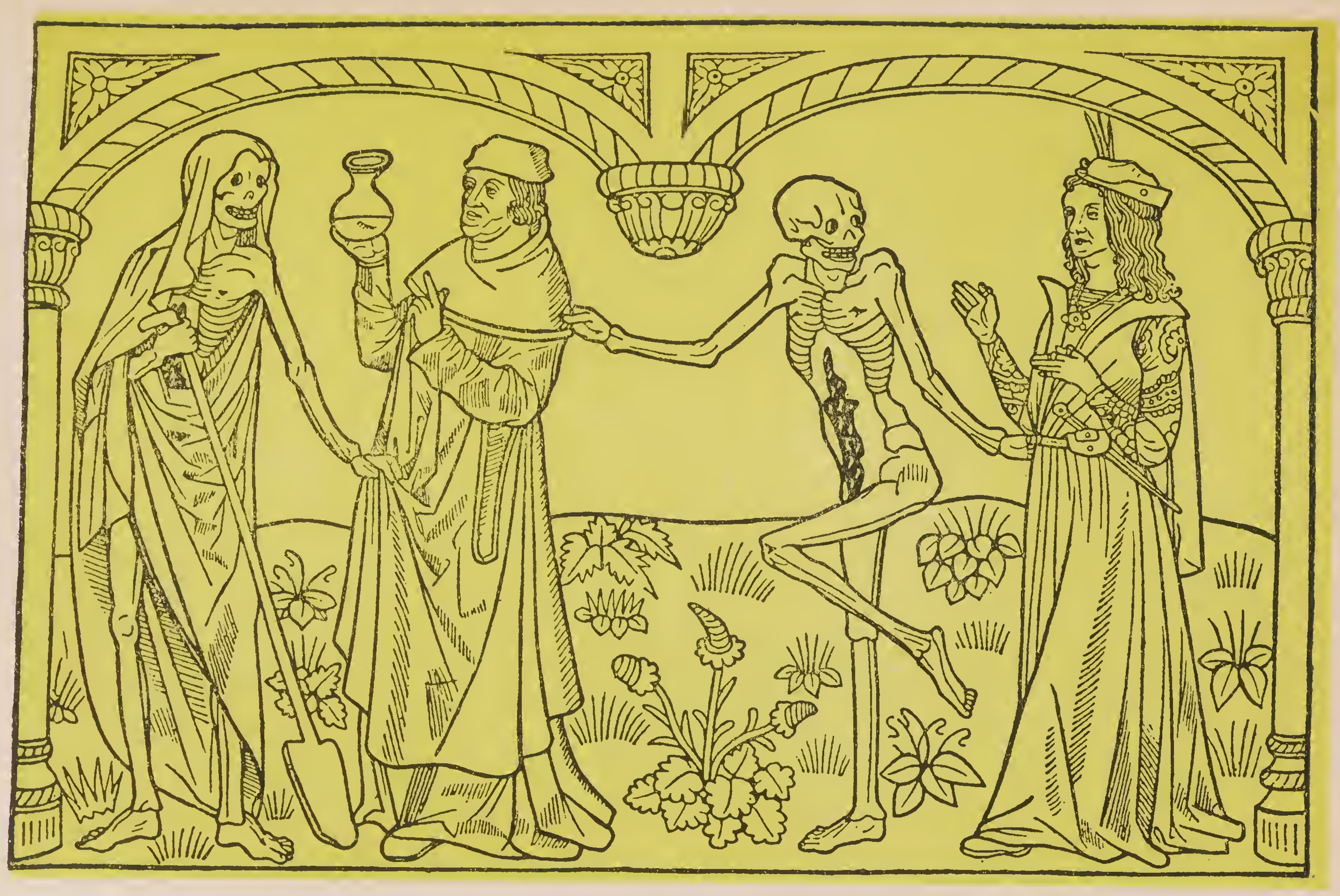
roi peut avoir quelques inquiétudes sur sa santé, car il fait demander par un chevaucheur au bailli de Mâcon « certaine recette de médecine ». Dans tous les cas, le roi apparaît soupçonneux, et il se fait garder rigoureusement; autour du logis des Forges, il fait placer par des serruriers des chausse-trapes. Basin a même recueilli le bruit qu'on ne pouvait plus entrer là où il résidait; et la rumeur courut en Bourgogne que le roi était tombé dans une telle infirmité de corps « qu'il ne pourrait plus jamais aller à cheval ou en char, et que les médecins ne pourraient le guérir ». Basin dit même que le bruit s'était répandu dans le royaume qu'il était mort.

L'ambassadeur Cagnola a noté, au mois d'avril, la difficulté qu'il y avait d'obtenir une audience, et il dut faire remettre en ce temps-là des extraits de ses lettres par M. d'Argenton, c'est-à-dire par Commynes. Le roi fuit la foule, « toujours odieuse aux gens de bien », bien qu'il soit difficile à un prince de se conduire ainsi : « Quelquefois aussi il étudie, m'a-t-on dit, et je suis disposé à le croire, car ses discours en font preuve, et il cite souvent les meilleures autorités. C'est pourquoi je pense qu'il évite les ennuis plus que jamais, surtout quand il s'agit de choses qui ne le regardent pas directement. » Au mois de mai 1479, Carlo Visconti écrit au duc de Milan que le roi ne veut recevoir personne, qu'il vit retiré secrètement, au milieu de ses gens de finances, que MM. d'Argenton et Boffile expédient les affaires : « S. M. a fait fabriquer un grand nombre de chausse-

trapes, très pointues, qu'elle a fait poser le long des chemins qui aboutissent à sa retraite, sauf sur une route très étroite et fort incommode où se tiennent ses gardes, afin que personne ne puisse approcher. Je vous dis cela pour que Vos Excellences ne s'étonnent pas, si je tarde beaucoup à me présenter à S. M. »

On sait encore que pendant le séjour que le roi fit aux Forges, il reçut la visite de M. Pierre Choinet, médecin et astrologien. La pratique de l'astrologie, c'est surtout la connaissance du calendrier, de la place des constellations et des astres. Les étoiles passent pour avoir une action sur l'équilibre des liquides sanguins; et avant de pratiquer la saignée, si fréquente alors, il faut connaître l'almanach. Pierre Choinet, Normand, est d'ailleurs un esprit intéressant; fort sage et modéré, religieux, il n'a rien d'un illuminé. Nous lui devons la rédaction du *Rosier des Guerres*, recueil de maximes morales et politiques où il a, on peut le dire, recueilli la pensée du roi Louis XI, et il est aussi l'auteur du *Livre des trois Eages*, médiocre poème qu'il a rimé sur le thème de la jeunesse, de l'âge mûr et de la vieillesse. Le roi doit avoir plaisir à parler à cet excellent homme.

Quoi qu'il en soit de la consultation, une lettre du 3 juin nous montre que Louis redoute alors la chaleur pour chevaucher. Il dit à M. d'Albi qu'il a couché dans la chambre haute d'un château appartenant à l'évêque de Troyes « fort chaude », qu'il ne put y respirer : « et me prit le flux du ventre dont j'ai été deux ou trois jours



LA MORT ET LE MÉDECIN REGARDANT UNE FIOLE D'URINE
(Danse macabre de Guy Marchant. Paris, 1490).

malade. Mais la mercy Dieu et Notre-Dame, je suis à présent bien guéri ».

L'observateur milanais remarque, le 20 juin, que le roi devient de plus en plus solitaire, qu'il ne veut recevoir que ceux qui lui plaisent; que si l'on veut une chose, il ne la veut pas; que si on ne la veut pas, il la désire ardemment. — « Comme tous les vieillards qui touchent à leur déclin, il devient de jour en jour « magis obnoxius iracundie », c'est-à-dire sujet à la colère. On craint d'agiter sa bile en lui parlant dans un moment peu opportun. Le roi souffre de la chaleur, et il recherche la fraîcheur. Au mois de juin, Louis XI se rend à Notre-Dame de la Victoire près de Senlis, pour rendre grâces des succès qu'il a remportés en Franche-Comté. Mais il n'entre pas dans Paris; il assiste à la messe à Saint-Denis : mais dès qu'il a entendu l'office, après avoir dîné sans que personne approchât, il se remet en route pour son pèlerinage. Au mois de juillet, le roi gagnera cependant la Bourgogne, brûlante et chargée de grappes, et il fera son entrée à Dijon, le 31 août. Toutefois, ce n'est pas avant s'être fait renseigner sur « l'air et la mortalité »; enfin Louis demande pour chevaucher un grand chapeau, semblable à celui que lui avait rapporté de Rome l'évêque de Valence. Guyon Moreau, son apothicaire, entre juillet et août, lui a apporté des épices, des dragées, des confitures pour ses collations, et d'autres « drogues et médecines » et Guillemette de Luys, « sirurgienne » reçut 19 livres « en faveur d'aucuns services qu'elle lui

a faiz ». Au mois de septembre Louis XI sera de retour en Touraine, où le comte Boffile et M. du Bouchage expédiaient ses affaires, mais où il ne donna que de rares audiences.

C'est au mois de février ou de mars 1480, aux Forges, qu'il faut placer la première attaque que Commynes a racontée dans le plus grand détail, et qui immobilisa le roi quinze jours : « Ja commençoyt à vieillir et devenir malade ; et estant aux Forges, près Chinon, à son disner, vint comme en une percution et perdit la parolle. Il fut levé de la table et tenu près du feu, et les fenestres closes ; et combien qu'il s'en voulsist approucher, l'on l'en garda (aulcuns cuydoient bien faire). Et fut l'an 1480, au mois de mars, que ceste malladie luy print. Il perdit de tous poins la parolle, et toute cognoissance et memoyre. Sur l'heure y arrivastes, vous Mons[r], Mons[r] de Vienne. (Il s'agit d'Angelo Cato à qui Philippe de Commynes a dédié ses précieux mémoires) qui lors estoyez son médicin ; et sur l'heure luy fut baillé ung clistère, et ouvrir les fenestres et bailler l'air. Et incontinent quelque chose de parolle luy revint et du sens, et monta à cheval et retourna aux Forges ; car ce mal luy print en une petite parroisse, à ung quart de lieue de là où il estoit allé ouyr la messe. Ledit seigneur fut bien pensé, et faisoit des signes de ce qu'il vouloit dire. » Entre autres choses il réclama l'Official de Tours pour se confesser et fit comprendre qu'il désirait la présence de Commynes, qui se trouvait à Argenton, à dix lieues

de là. Quand Commynes arriva, le roi était à sa table avec le vieux médecin de Charles VII, M. Adam Fumée, et son autre médecin, Claude des Moulins. Il entendait peu ce qu'on lui disait, mais n'éprouvait pas de douleurs. Il ne formait guère de mots, et fit signe à Commynes de coucher dans sa chambre; ce dernier le servit comme son valet, ce qu'il tint à grand honneur. Au bout de deux ou trois jours, la parole commença à revenir au roi avec le sens. Il se confessa encore, et chassa tous ceux qui l'avaient tenu par force : c'est qu'il voulait conserver la maîtrise; et il se fit rendre compte des dépêches expédiées pendant sa maladie. Au bout de quinze jours, Louis XI était tout à fait remis, mais il demeurait faible. Et dans la crainte de retomber « en cet inconvénient » il restait enfermé, car naturellement il était « enclin à ne vouloir croire le conseil des médecins ».

On voit cependant Louis XI reprendre la route, dès le mois de mai; puis il gagnait, le mois suivant, Paris, et fit un assez long séjour au château d'Esgry, dans le Loiret.

Faut-il attacher beaucoup d'importance aux fleurs, aux roses de Paris et de Provins, dont on parfume alors ses résidences? Nous ne le pensons pas, car toutes les chambres, alors, étaient parfumées. La vérité se montre plutôt dans la dépêche de Cagnola qui manifeste son mécontentement de ne pouvoir être reçu, car Sa Majesté se tient « tellement sequestrée et enfermée qu'on ne peut la voir que lorsqu'elle y consent, et il est si difficile de lui

parler qu'en vérité il y a à désespérer de traiter aucune affaire ». A La Mote d'Esgry, comme à Bel-Ébat, on élève une palissade de bois avec un fossé autour de la résidence du roi, et les ambassadeurs se plaignaient d'être logés loin de lui. On voit encore qu'au mois de juillet Louis XI envoya consulter un médecin à Reims, et qu'il fit rechercher le « meilleur et le plus rouge genièvre », qui était alors considéré comme un stimulant de l'urine. Regnault Fullole, écrivain demeurant à Tours, reçut en ce temps-là douze livres pour avoir transcrit, enluminé et relié deux livres de médecine pour le roi.

Quelle était la nature de son mal? Commynes est le seul à l'avoir décrit, à l'avoir observé; Robert Gaguin écrira plus tard, à l'époque où la légende de Louis XI est déjà formée, en pleine réaction féodale, dans son célèbre *Compendium*, qui traduit en français forma l'une de nos premières Histoires de France, que Louis XI fut accablé par l'épilepsie, *comitiali morbo*, qui peut se rendre en français par le « haut mal ». Gaguin ajoute encore : « Il usa de la diligente intervention des médecins : il portait alors quelques marques secrètes de lèpre, et souffrait de douleurs fréquentes d'hémorroïdes. » La lèpre, indiquée également par Thomas Basin, toujours si malveillant, semble plutôt quelque dermatose : la thèse de l'épilepsie, reprise par Auguste Brachet, semble discutable si l'on s'en réfère aux indications données par Commynes, le seul témoin.

Louis XI passa la fin de l'année 1480 assez apaisé semble-t-il, au Plessis surtout, aux Forges, dans les environs de Chinon, accomplissant au mois de décembre le pèlerinage du Puy-Notre-Dame, préoccupé surtout de la paix qu'il voudrait aussi bien avec la maison d'Autriche qu'avec l'Angleterre.

L'année 1481 fut plus agitée. Mais on aurait tort de s'imaginer que le roi vit toujours confiné au Plessis, qui est d'ailleurs une claire maison neuve, et non pas la sombre demeure peinte par Walter Scott : il se rend à Poitiers au mois de janvier; puis on le retrouve aux Forges et à Thouars au mois de février, au Plessis au mois de mai. Au mois de juin, le roi va visiter son grand camp au Pont-de-l'Arche; il passe à Chartres au mois de juillet, regagnant le Plessis où il réside à l'automne, chassant dans les environs. Mais ce n'est plus la chasse à courre qui semble le préoccuper; car une lettre de Commynes, du 28 septembre 1481, adressée au duc de Milan, l'entretient de faucons pour la chasse du roi, qui pouvait à peine « se lever de son fauteuil ». Évidemment, c'est pour tromper l'opinion qu'il dicte à Doyat la lettre du 6 novembre : « Je m'en retourne prendre et tuer du sanglier, afin que je n'en perde la saison, en attendant l'autre pour prendre et tuer des Anglais! »

C'est que Louis XI vient d'être touché par une autre attaque, la seconde sans doute, que Commynes a décrite de la sorte : « Et s'en retourna à Tours, auquel lieu luy reprint sa maladie, et de rechief perdit la parolle, et fut

ein mensch bey erdruncken oder erhangen oder geredert oder gedümelt ist worden
wie man im helffen sol



DUn wil ich dich fürbaß leren ob ein mã erdruncken oder erhangẽ oder geredert ist/vnd mit schlagen ist/oder da einer gedümelt ist wie du im zů hilff vnd trost kumẽ solt. Es beschicht vil vñ dick das ein mensch in ein wasser felt/vnnd das wasser

La Consultation du malade
(Jérôme Brunswick : *Liber de Arte Distillandi*. Strasbourg, 1512.
Bibliothèque nationale).

quelques deux heures qu'on cuydoit qu'il fust mort; et estoit en une gallerye couché sur une paillasse, et plusieurs avecques luy. Monsr du Bouchaige et moy le vouasmes à Monseigneur sainct Claude; et tous les aultres qui estoient presens luy vouerent aussi. Incontinent la parolle luy revint, et sur l'heure alla par la maison, tres foible : et fut ceste seconde maladie l'an mil CCCCIIII^xx et ung. » Si rude qu'ait été cette attaque, elle n'empêchait pas le roi, peu de temps après, d'aller « par pays comme devant »; et c'est ainsi qu'on le retrouve au Puy-Notre-Dame, puis à Argenton, le château de Commynes, « où il fut ung moys, et y fut fort malade, et de là à Touars, où semblablement fut malade ».

A Thouars, Louis XI passa la fin du mois de décembre, les mois de janvier et de février 1482, et, à ce qu'il semble, languissant. C'est de Thouars que, le 19 décembre 1481, le roi adressa au prieur de Salles (un sanctuaire fréquenté par les paludéens de la Sologne), le billet suivant : « Maistre Pierre (Cadouet), mon amy, je vous prie tant que je puis que vous vous priez incessamment Dieu et Notre Dame de Salles pour moy, à ce que leur plaisir soit m'envoyer la fièvre quarte, car j'ay une maladie dont les physiciens disent que je ne puis estre guéry sans l'avoir; et quant je l'auray, je vous le feray savoir incontinent. » Cette lettre, qui longtemps passa pour énigmatique, doit être expliquée par la théorie de la substitution, suivant Hippocrate et Avicenne : un mal chasse un autre. La « fièvre quarte », considérée pro-


Louis XI.
David

verbialement comme la plus redoutable des fièvres, paraissait devoir délivrer d'autres maladies et de certaines mélancolies.

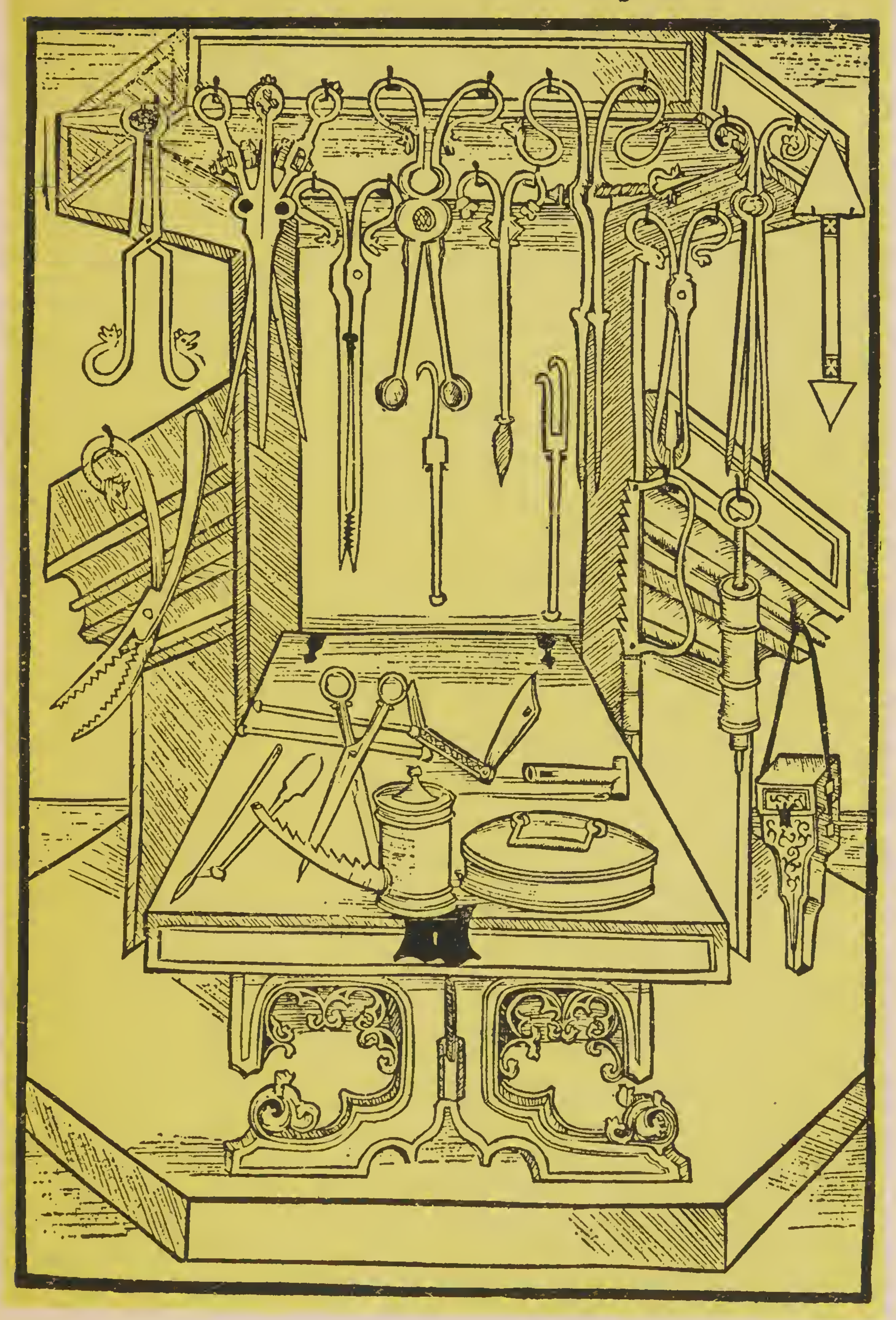
Au mois de janvier 1482, le roi réclamait encore les prières d'un des compagnons du Prieur de Salles, « dévot homme ». On voit qu'il commanda à la Chambre des Comptes d'expédier les lettres de légitimation en faveur de Michel et Pierre de Coictier, fils de son « féal conseiller et médecin, maistre Jacques de Coictier », vice-président de la Chambre des Comptes. C'est ce « Me Jacques » dans lequel suivant Commynes, le roi avait mis toute son espérance, et qui va recevoir des appointements considérables : dix mille écus par mois. Jacques Coictier était de Poligny, dont il devint le seigneur. C'était, à en juger sa correspondance, un homme instruit et de grande influence : ses confrères faisaient appel à ses lumières, et les gens qui voulaient se pousser se recommandaient volontiers à lui. Jacques Coictier fera rapidement auprès du roi sa fortune, construisant à Paris, sur le morcellement du Séjour d'Orléans, sa maison dite par un à peu près de « l'abricotier, » et achetant l'importante seigneurie d'Aulnay-lez-Bondy.

Au mois de février, le roi réclamait encore « le bon médecin qui a guéri Monseigneur de Lorraine ». De Thouars, Louis XI fit encore venir ses deux étuves de bois qui étaient au Plessis, et le 15 mars, il réclamait le meilleur faiseur de « cuite de Hollande », c'est-à-dire de la bière; il donna l'ordre de planter du houblon au

Plessis. Le houblon passait pour guérir la jaunisse et favoriser la rate et le foie.

Le 17 mars 1482, le roi reprenait la route pour accomplir le vœu de saint Claude, et il arrivait, le 21 avril, au tombeau du saint évêque de la ville de Besançon, dont le corps passait pour être incorruptible. La générosité de Louis XI donnant 4.000 livres aux moines et une chasse d'argent fin à saint Claude, confond et étonne les gens indépendants de Franche-Comté comme les Savoyards malveillants. Ce grand voyage, ce dernier voyage, devait ramener à Lyon Louis XI, au mois de mai, d'où il regagnait, par Aigueperse, Nevers, Cosne, Gien et Cléry où il passa une grande partie de l'été. En septembre seulement, le roi était de retour au Plessis, qu'il ne quittera plus guère.

Sa santé le préoccupe beaucoup alors, et l'on voit que le 1er juillet 1482, Filippo Lorini écrivait à Laurent de Médicis, lui annonçant l'arrivée de Pierre Parent et de Nicoles Gilles, « principaux secrétaires de Sa Majesté », chargés de ramener un certain Antoine de Cassera, dit le Turc, un maître « parfait » dans l'art de faire des incisions : « Et si ledit Turc était mort, ou dans l'impossibilité de venir, ou qu'on ne pût trouver un meilleur que lui dans cet art, faites toute diligence qu'il puisse venir garni de ses ustensiles pour exercer son art. Semblablement, pour une purgation nécessaire au corps, faites qu'il apporte tout ce qu'il faut, et pour tout la recette, pour pouvoir la montrer et la justifier où il sera



LES INSTRUMENTS DU CHIRURGIEN
(Jérôme Brunswick. Strasbourg, 1512. Bibliothèque nationale).

besoin. Sa Majesté le roi a toujours ce Turc dans la bouche, car il l'a entendu nommer un maître singulier. C'est pourquoi, s'il vit, trouvez moyen de l'amener; et s'il est mort, trouvez-en un autre, le meilleur maître de tous. Sa Majesté m'a dit qu'elle serait contente de tout ce que vous feriez, et à mon jugement en pouvant retrouver le Turc, et qu'elle en sera consolée plus que par un autre, à cause de l'imagination qu'elle a en lui. »

Nous ne savons pas d'ailleurs quels étaient les talents de ce Turc; et les incisions semblent indiquer un poseur de ventouses.

Ce même mois de juillet, le roi réclama l'archevêché vacant de Vienne en faveur de son féal conseiller et médecin ordinaire, Angelo Cato. On pense que c'est à la fin de cette même année que le roi fit armer deux nefs par Georges le Grec, chevalier, pour aller au Cap Vert « querir aucunes choses qui touchaient très fort le bien et la santé de sa personne ». Suivant un fragment récemment mis en lumière de Thomas Basin, il s'agirait de tortues dont le sang passait pour être un remède contre les maladies de peau. La thérapeutique du sang était classique dès l'antiquité, et Pline indique que le sang des gladiateurs était recueilli par les épileptiques. Gaguin a écrit sous l'année 1482 : « Il a bu du sang humain pris sur certains enfants, dans l'espérance véhémente de recouvrer la santé. » C'est de ce texte que naquit la légende de Louis XI buveur de sang! Elle n'est qu'une mauvaise interprétation, puisque d'autres textes

nous montrent qu'un homme, Jean Pillart, reçut neuf livres deux sous, « pour avoir esté saigné par l'ordonnance et commandement dudit seigneur par deux foys par espreuve ». Le sang était bu, plutôt que transfusé, comme on le ferait aujourd'hui. L'époque de Louis XI est une époque d'expériences; un archer, condamné à mort, malade de la pierre, est taillé en 1474. Le roi avait demandé l'expérience du poison sur un chien en 1480, et il fit pratiquer l'autopsie d'un homme présumé empoisonné. Quoi qu'il en soit, l'auteur de la *Chronique scandaleuse* à Paris s'est fait l'écho de ces expériences : « pour le guérir desquelles maladies furent faites pour luy, par les medecins qui avoient la cure de sa personne, de terribles et merveilleuses medecines ». On verra encore le roi prendre de l' « or potable », qui avait la vertu de relever le cœur.

La cure des maladies était alors double; elle s'adressait à la fois aux remèdes de la pharmacopée et de la chirurgie, et en même temps aux remèdes moraux, soit par la prière aux saints, dont beaucoup avaient une spécialité de guérison, soit à certains chocs psychiques qui peuvent être obtenus par la fréquentation des personnes dévotes; on reconnait aussi la thérapeutique apaisante des odeurs ou de la musique. C'est ainsi que cent vingt bergers du Poitou « joueurs de bas et doux instruments » furent logés à Saint-Côme. Ils donnaient des concerts devant le logis du roi « pour le garder de dormir ».

Casimir Delavigne, dans son drame, s'est emparé de ce

thème; et il oppose la simplicité des bergers joueurs de musique à la conscience du roi tourmenté par les remords. Tout ceci n'est que littérature; les effets de la musique étaient reconnus comme bienfaisants depuis l'antiquité, et le besoin de sommeil après le repas apparaissait comme le signe d'un mauvais état. Le roi avait accoutumé de prendre son sommeil la tête haute, et il est parfois question dans ses déplacements du « dossier de bois » qui maintenait son oreiller pour qu'il gardât cette position (1481). Avicenne a écrit : « D'une manière générale, beaucoup dormir, après midi est nuisible; et d'une manière générale le sommeil prolongé. » On croit que dans le sommeil les humeurs mauvaises montent à la tête. Ce qui est favorable, au contraire, c'est un bruit doux; car un grand bruit, comme celui d'une grosse cloche peut déclencher une crise dans les maladies du cerveau, la mélancolie ou l'épilepsie.

Parmi les personnes pieuses sur lesquelles le roi se faisait alors renseigner afin qu'elles vinssent près de lui, on peut citer frère Bernardin de Doullens qui se contenta de déclarer que le roi vivrait bien longtemps. On voit aussi que Louis demanda, à son retour de Saint Claude, qu'on lui envoyât une goutte de la Sainte Ampoule de Reims; et au mois de novembre, il se préoccupait d'obtenir de Laurent de Médicis l'envoi de l'anneau de saint Zanobi.

Il faut dire qu'au mois de décembre l'état du roi était vraiment pitoyable et tragique. Quand les envoyés de



La Leçon d'anatomie
(Jean Corbichon : *Les propriétaires des choses*, ed. de Lyon, vers 1487).

Gand lui apportèrent, pour qu'il prêtât serment, le traité d'Arras consacrant le mariage du dauphin avec Marguerite d'Autriche et consolidant les gains territoriaux de sa politique, le roi s'excusa de ne pouvoir se lever ni se découvrir devant eux. Il demanda la permission de toucher l'Évangile de la main gauche, car il avait le bras droit en écharpe, paralysé de tout un côté. Il était si peu maître de ses mouvements que le coude de son bras droit toucha aussi le livre, ce qui fit rire l'assemblée, au témoignage du venimeux Basin. Une charmante lettre de la fille de Louis XI, Anne de Beaujeu, nous montre qu'il souffrait de la goutte. Thomas Basin a rapporté encore, que, ne pouvant quitter sa chambre, et participer aux chasses habituelles, il avait fait dresser en ce temps-là de petits chiens ratiers qu'on lâchait pour le réjouir. C'est pourquoi Basin a comparé Louis XI à Domitien, le tueur de mouches. Combien il dut souffrir en ces jours, de ne pouvoir paraître aux belles fêtes qu'il avait imaginées pour la paix et la gloire de la marchandise ! Devant les marchands, du moins, Louis XI ôta son double bonnet rouge.

Au mois de février 1483, le roi demande que l'on fasse « boulanger » son pain à Tours avec de l' « eau d'hysope » qui avait des propriétés diurétiques ; et au mois d'avril, Farrault de Bonnel, natif du Piémont, reçoit une somme assez importante pour avoir fabriqué un certain breuvage appelé *aurum potabile*. Ce pharmacien s'établit à Tours : sa potion était destinée à relever le cœur.

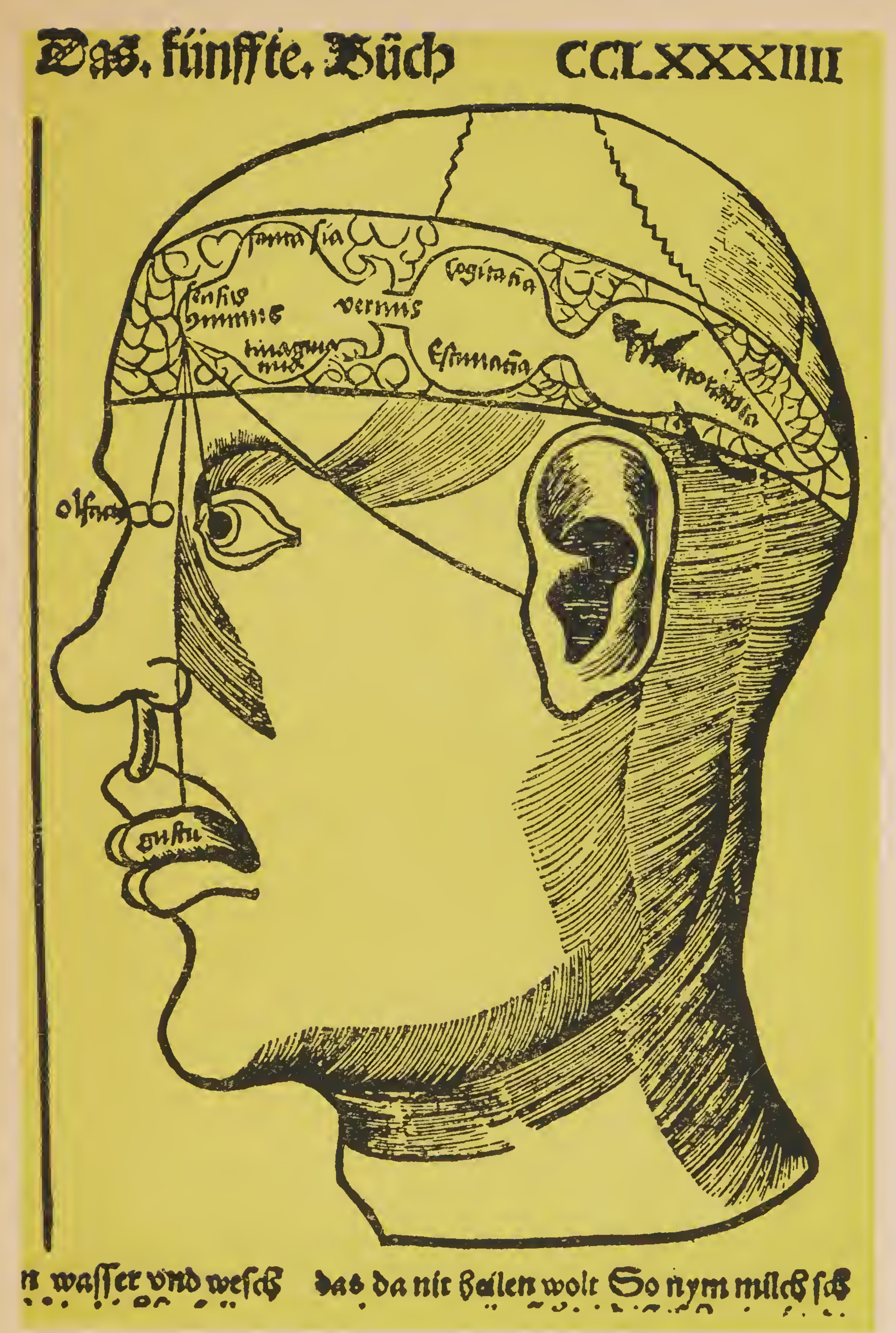
Enfin le saint homme, François de Paule, arrivait de Calabre au mois de mai; et le roi se prosternait devant lui comme s'il était le pape. Pour lui, il faisait rechercher en Provence des citrons et des oranges douces, car l'inspiré ne mangeait que des fruits. Louis s'entretenait avec François de Paule au moyen d'un interprète, car il ne parlait que le napolitain. Il l'installa, très près du Plessis, où furent établis depuis les Minimes. François de Paule avait la consigne de prier Dieu d'allonger les jours du roi. Et Louis fut surtout gagné par la douceur qui émanait de sa sainte innocence, jusqu'à se donner lui-même la discipline.

Nous ne retracerons pas, après Commynes, les derniers mois de Louis XI : « Il semblait, à le voir, myeulx homme mort que vif, tant estoit maigre et deffaict, ne jamais homme l'eust cru. »

Le grand moraliste a montré le roi clairvoyant jusqu'à sa fin, toujours épris de pouvoir, ne voulant surtout à aucun prix laisser voir qu'il était malade. Il désirait qu'en France et en Europe, on s'imaginât qu'il était toujours en bonne santé; c'est la raison pour laquelle il fit tant d'achats singuliers d'animaux rares qu'il payait très cher en Espagne, en Italie, en Suède. Les offrandes considérables pour la grille de Saint-Martin de Tours, pour la châsse de Saint-Eutrope de Saintes, pour le reliquaire de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle, à Saint-Servais d'Utrecht, à la châsse de Saint-Bernardin d'Aquila à Naples, les calices d'or offerts à Saint-Jean de Latran

sont autant de manifestations extérieures, qui montrent la piété et le besoin que l'on parlât de lui. Le roi voulait tromper les autres, comme il se trompait lui-même, sur son appétit, mangeant avec voracité, à en croire le rédacteur lointain et mal disposé de la *Chronique de Savoie*, trente-six ailes de poulets ! Le chiffre dit assez que ce n'est qu'un bruit. Si simple, jusqu'alors dans son costume, le roi se montrait maintenant dans des robes somptueuses.

La maladie qui l'emporta le prit le 25 août et dura seulement cinq jours. « Dès le que ce mal luy print, perdit la parolle comme aultres foiz avoit faict. Et quant elle luy fut revenue, se sentit plus foible que jamais n'avoit faict, combien que par avant l'estoit tant que à grant peyne pouvoit il mettre la main jusques à la bouche ; et estoit tant maigre et tant deffaict qu'il en faisoit pitié à tous ceux qui le veoient. Ledit seigneur se jugea mort. » Il fit chercher son gendre, M. de Beaujeu, et lui commanda d'aller vers son fils à Amboise, qu'il nomma le roi. Il conserva jusqu'au bout la parole et le sentiment, sans proférer nulle plainte, « car incessamment se widoit, qui luy oustoit toutes fumées de la teste ». Les médecins, et en particulier Coictier, ne lui avaient pas caché son état ; et ce dernier le lui dit, trop rudement peut-être : « Sire, il fault que nous nous acquittions, n'ayez plus d'espérance en ce sainct homme (François de Paule), ne en aultre chouse... et pour ce, pensez de vostre conscience, car il n'y a nul remede. » Et chascun dist quelque mot asses brief, ausquelz il respondit : « J'ay



Les Maladies de la tête

Coupe montrant les localisations cérébrales

(Jérôme Brunswick. Paris. 1512. Bibliothèque nationale).

espérance que Dieu me aidera, car, par adventure, je ne suis pas si malade comme vous pensés... »

Louis XI passa la consigne à son fils, se confessa, lui recommanda le royaume et la paix, parlant « aussi sec comme si jamais n'eût été malade ». Il récita la prière des morts et murmura l'invocation à la Vierge d'Embrun : « Ma bonne maîtresse, aidez-moi ! »

Le roi mourut le 31 août 1483, dans sa soixante et unième année. C'était un de ses mots, que les rois de France ne passent pas la soixantaine.

Dans son coffre à livres, demeuré à Amboise, on trouva un grand livre en parchemin, « Les Remèdes pour les maladies de la teste. » *Item*, un autre petit livre : « *de Doloribus*. »

Quant aux médecins qui ont traité Louis XI, nous n'avons pas le droit de voir en eux de vulgaires empiriques ou des aventuriers, trafiquant de leur influence. Tous ont été considérés comme des sommités et des lumières de leur âge. Le procès d'Olivier le Daim, comme l'a déjà indiqué M. Georges Picot, est entièrement à reviser. Pendu à Montfaucon en 1484, le barbier mourut fort bravement, fut enterré en terre sainte ; il est bien inquiétant de penser qu'on lui fit payer de la sorte les délits de chasse de ses serviteurs, et que le duc d'Orléans, chef de la réaction féodale, s'empara de ses biens, fort considérables. Pierre Choinet est un fort honnête homme dont on peut suivre la trace jusqu'en 1480. Le chirurgien Sixte, appelé d'Allemagne, qui avait amélioré

la santé du roi, fut fait chevalier et conseiller, acheta le magnifique hôtel d'Artois, à Paris, et la seigneurie de Conflans. Enguerrand de Parenty, Picard, fut longtemps doyen de la Faculté de Médecine de Paris, ainsi que Denis Desoubzlefour, Normand, comme le montrent les documents publiés par M. Wickersheimer.

Quant à Jacques de Coictier, qui mourut le 25 octobre 1506, et alla reposer dans la chapelle des Coictier qu'il avait fondée en l'église Saint-André-des-Arts, il avait mis généreusement une partie de sa grande fortune au service du pays, avançant cinquante mille écus à Charles VIII, lorsque le fils de Louis XI fit son « voyage de Naples ». Il appartenait d'ailleurs à une riche famille de Poligny. Nous possédons encore son testament, enregistré au Châtelet le 6 juillet 1505, dans lequel il est toujours qualifié de Président de la Chambre des Comptes. Ce document nous montre un homme pieux et généreux, bienfaiteur de la ville de Poligny, de son Université, de son Hôpital, des Clarisses, de l'Hôtel-Dieu d'Aulnay-lez-Bondy. Il n'oublia pas les orphelins, les pauvres filles à marier, ses nombreux filleuls d'Aulnay et de Savigny, et Claude, le neveu de Jean Guy, son exécuteur testamentaire, pour qu'il devienne « un parfait médecin ». Jacques Coictier possédait des livres et une librairie, sans doute dans son hôtel de Paris, rue Saint-André-des-Arts, où il décéda. Ce médecin, que ses confrères saluent si respectueusement, avait épousé Marguerite le Clerc, la fille de Jean le Clerc, seigneur du

Tremblay, conseiller au Parlement, et de Catherine de Vaudetar, également d'une famille parlementaire. Il avait adopté son filleul et neveu, Jacques le Clerc, fils de Pierre le Clerc, seigneur du Tremblay. Aucun milieu n'est plus respectable à Paris. Les exécuteurs du testament de Jacques Coictier furent Me Jean Guy, licencié en décret, archidiacre d'Orléans, Me Jean le Clerc, licencié en lois, chancelier d'Amiens, son beau-frère, avec Vincent Gelu, maître des œuvres du roi, c'est-à-dire son architecte et entrepreneur. La correspondance du célèbre médecin, travesti par les auteurs romantiques, révèle un homme aussi respecté que consulté, savant et latiniste.

Il nous suffira de dire que c'est Angelo Cato, archevêque de Vienne en Dauphiné, très versé dans la langue latine, connaissant à fond les histoires du temps passé, qui reçut du roi en dépôt les papiers les plus importants concernant le duc d'Autriche, et demanda à Commynes de rédiger ses Mémoires, où il reconnaîtra la justice de Dieu. L'astrologie était alors une science nécessaire au médecin qui devait pratiquer la saignée.

Nous sommes loin, on le voit, de la tourbe des « charlatans astrologues », dénoncée autour de Louis XI par Achille Chéreau. Ce membre éminent de l'Académie de Médecine aurait dû se souvenir que rien n'a plus varié que les théories de la thérapeutique, et montrer plus d'indulgence envers ses prédécesseurs de la Faculté.

CE LIVRE, LE PREMIER DE LA COLLECTION " LES GRANDS HOMMES ET LEURS MÉDECINS " A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE QUINZE OCTOBRE MIL NEUF CENT TRENTE-CINQ, PAR LES SOINS DE L. ET B. DE PLAS ET Y. ALEXANDRE, 164, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, A PARIS.

